FBG 3.-23225 b .1-4

Case FRC 22040

MARIANNE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

REPRÉSENTÉE pour la première fois sur le Théâtre de l'Opéra-Comique de la rue Favart, le 19 Messidor, an 4.e (7 Juillet 1796, v. st.)

PAROLES DE MARSOLLIER,

MUSIQUE DE DALAYRAC.

A PARIS,
Chez VENTE, Libraire du Théâtre de l'Opéra-Comique, Boulevard des Italiens, près la rue Favart, n.° 340.

DE L'IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ, rue de Chartres, n.° 343.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.

M.[e] SAINVILLE, veuve, portant le nom de Derval, et connue dans le quartier sous ce nom et sous celui de Marianne,	M.[e] DUGAZON.
SOPHIE, sa fille, âgée de 15 ans, aimant Isidore,	M.[e] SAINT-AUBIN.
ISIDORE, fils de M.[r] de Sainville, et cru chez M.[e] Derval un jeune commissionnaire, amant de Sophie, âgé de 18 ans,	M.[lle] CARLINE.
M.[r] SAINVILLE, oncle du mari de M.[e] Derval et son voisin, père d'Isidore, maître de M.[e] Bernard,	Le c. GRANGER.
M.[e] BERNARD, cuisinière de Sainville père, bavarde et curieuse,	M.[e] GONTHIER.
BERNARD son mari, Porte-faix, bon homme, et riant de tout,	Le c. DOZAINVILLE.

Un EXEMPT et sa suite.

La Scène se passe à Paris, dans un quartier retiré, en l'année 1784. (v. st.)

MARIANNE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une espèce d'antichambre qui sert de cuisine. On y voit une table longue, une cheminée, un fourneau, un buffet, une armoire, une fenêtre, trois portes, une petite table pour peindre en miniature, un verre d'eau, des pinceaux, &c.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, MADAME DERVAL.

SOPHIE, *arrangeant sur une table tout ce qu'il faut pour peindre en miniature.*

Ma mère va revenir, et je dois tout préparer. (*Madame Derval entre; elle a un chapeau et un voile, un châle, une robe de soie d'une couleur sérieuse. Sophie continue.*) Te voilà de retour, maman? Comme notre chambre est sombre, j'avais apporté ici tes couleurs, tes pinceaux.

MADAME DERVAL, *ôtant son châle.*

Profitons des instans; huit heures sonnent; on pourrait venir et nous surprendre : après avoir achevé cette miniature, je m'occuperai des détails de notre petit ménage. (*Elle se met à retoucher une miniature. Sophie, un peu éloignée, brode au tambour.*)

SOPHIE.

Maman! quand tu peux cultiver encore les arts que tu aimes, et dans lesquels tu réussis si bien, j'oublie que nous avons perdu toute notre fortune. Mais quand il faut te voir quitter ce costume qui fut toujours le tien pour te revêtir d'un habillement grossier; troquer ta palette contre un lourd pannier; courir ainsi au marché voisin acheter nos provisions, et, de retour, toi-même les apprêter!......

MADAME DERVAL.

La nécessité, ma fille, la nécessité!......

SOPHIE.

Ah! ce mot me désole...... et c'est alors que je gémis de mon peu de forces, de ma jeunesse, qui me privent du plaisir si doux de servir ma mère, et m'obligent au contraire de recevoir d'elle des soins.....

MADAME DERVAL, *souriant.*

Je suis la plus heureuse, j'en conviens. Tu auras ton tour, ma Sophie, et tu me rendras au centuple, j'en suis sûre, le peu que je fais pour toi.

SOPHIE.

Le peu!

MADAME DERVAL, *riant.*

Ma maîtresse est donc bien contente de Marianne?

SOPHIE.

Marianne!...... Ce nom!

MADAME DERVAL.

Me flatte beaucoup...... Je suis ta Marianne, la bonne de Sophie: c'est ainsi qu'ils m'appellent dans le quartier. Ce titre m'est cher; je ne veux jamais le quitter; et j'ai dans l'idée que nous lui devrons notre repos, et peut-être, un jour, notre bonheur.

COUPLETS.

1.er

TOUS les jours, au fond de mon cœur,
Je sens naître un nouveau courage;
Malgré le sort et sa rigueur,
Je bénis encor mon partage!
Si de chagrins, si de soucis,
Ma carrière paraît remplie,
Pour me consoler, je me dis :
Je les évite à ma Sophie.

(*Sophie, par un geste, exprime sa reconnaissance.*)

2.e

JUSQU'ICI mon travail constant
A fait aller notre ménage;
J'ai plus de forces, mon enfant,
Et je dois faire plus d'ouvrage.
S'il faut consacrer quelques nuits
Pour que ma tâche soit finie,
Pour les accourcir, je me dis :
Je laisse dormir ma Sophie.

(*Sophie se lève, et va à sa mère.*)

3.e

(*Madame Derval se lève.*)

NOS maux cesseront, je le crois,
Mon cœur m'en donne l'assurance.
Déja le ciel, plus d'une fois,
A pris pitié de ma souffrance.
Mais si mes vœux sont impuissans,
Si l'espérance m'est ravie,
Qu'il m'enlève tout, j'y consens;
Mais qu'il me laisse ma Sophie.

SOPHIE, *se jetant dans ses bras.*

Qu'il me laisse ma mère, ma bonne mère!

MADAME DERVAL.

Sans doute, il te la laissera; il faut bien qu'elle te voie mariée, heureuse......

SOPHIE.

Heureuse!..... Mais, maman, depuis quelque temps, je te trouve plus triste, plus inquiète qu'à l'ordinaire...... Jamais tu n'as voulu me dire....... Sophie n'est plus une enfant; elle est digne de ta confiance.

MADAME DERVAL.

Et Sophie l'obtiendra toute entière. Oui, ma fille, tu vas savoir les véritables raisons qui m'obligeront, peut-être long-temps encore, de passer pour Marianne, sans laisser connaître qu'elle et madame Derval ne sont que la même personne... Un oncle de ton père, et son bienfaiteur, sans me connaître, sans avoir voulu me voir, irrité du mariage de son neveu, contracté, il est vrai, sans son consentement, me jura dès ce moment une haine éternelle, et obtint un ordre pour me faire arrêter. Toi-même, ma chère Sophie, quoiqu'encore au berceau, tu n'étais point épargnée dans cet arrêt inhumain.

SOPHIE.

Et c'était un parent!

MADAME DERVAL.

On le disait bon et sensible, mais violent, impétueux. On m'avait peinte à lui comme une femme adroite, artificieuse; je contrariais ses vues; il ne put me le pardonner. Heureusement, nous sûmes échapper à sa vengeance; et, à l'aide d'un nom supposé, de celui de Derval, nous goûtions quelque repos, lorsque Sainville, ton père, mon époux, il y a à-peu-près six ans (c'était en 78), (*Elle tire de son sein un médaillon où est le portrait de son mari.*) partit pour l'Amérique septentrionale, où la guerre qui venait de se déclarer lui offrait des moyens rapides de fortune et d'avancement; victime de son courage, il succomba bientôt sous les coups de l'ennemi. Ce malheur affreux me rendit long-temps insensible aux soins de notre sûreté : d'ailleurs, notre persécuteur paraissait nous avoir tout-à-fait oubliées. Cependant, pour plus grande précaution, nous avons changé de quartier, nous sommes venues nous établir dans celui-ci, encore plus retiré. Là, j'ai

mis en usage mon talent pour la peinture; il n'a pas suffi pour nous faire conserver la femme qui nous avait servies jusqu'alors, la pauvre Marianne! elle nous a quittées; mais bientôt ses fonctions ont été gaiement remplies, et j'espère que ma Sophie ne s'est pas apperçu de son absence.....

SOPHIE.

Oh! maman, avec quelle tendresse!........

MADAME DERVAL.

C'est si naturel et si doux!.... Laisse-moi finir. Les voisins qui ne me connaissaient pas, n'ayant jamais vu ma figure toujours cachée, quand je sors, par ce grand chapeau et ce voile épais; lorsqu'ensuite, sous un autre habit plus convenable à mes nouvelles occupations, ils m'ont rencontrée de grand matin achetant nos petites provisions, marchandant, me disputant même s'il le fallait: ils se sont imaginé que j'avais succédé à Marianne, plusieurs m'ont appelée de ce nom. Je n'ai vu aucun inconvénient à les laisser dans leur erreur; et je m'en suis bien félicitée lorsque j'ai appris que le parent qui nous avait persécutées recommençait ses recherches. Alors je me suis décidée à ne plus reparaître en public comme madame Derval; j'ai été seulement toucher quelques sommes qui m'étaient encore dues. Aujourd'hui mes courses sont terminées; madame Derval malade, solitaire, ne sortira plus de son appartement; et Marianne seule ira, viendra, répondra à tout le monde, observera, guettera les malveillans tout le jour. Et le soir, le soir, ma Sophie! portes fermées, nous embrassant en cachette et peut-être avec plus de plaisir encore; nous appelant.... là.... bien à notre aise, maman! ma fille! m'occupant sans crainte de ton éducation, redevenant ton institutrice: j'aurai eu le

bonheur de remplir auprès de toi deux fonctions qui satisferont également mon cœur. Après avoir servi ma jeune et tendre fille, je viendrai l'instruire et recevoir d'elle à mon tour des soins touchans, un doux échange de services, de caresses, d'amour, de reconnaissance........ Ah! le ciel, témoin de ce spectacle, le bénira, et les vœux qu'à la fin de chaque journée nos cœurs éleveront vers lui, seront tôt ou tard exaucés!

SOPHIE.

Je l'espère! je le prie de si bon cœur....... pour toi!........ Et décidément te voilà donc Marianne pour tout le quartier?

MADAME DERVAL, *riant.*

Oui, la robe de soie, le chapeau noir, le voile de gaze, vont être serrés précieusement dans l'armoire et attendront là des temps plus heureux.

SOPHIE.

Je conçois ton projet. Voilà pourquoi, depuis quelque temps tu sors plus souvent sous le nom de Marianne? Tu causes plus familièrement avec Bernard, ce porte-faix qui rit toujours?

MADAME DERVAL.

Un bien honnête homme!

SOPHIE, *vivement.*

Oui, il nous a fait connaître Isidore, ce jeune commissionnaire... Mais sa femme, si babillarde, si indiscrète! Pourquoi?....

MADAME DERVAL.

Elle sert dans le voisinage, et quelquefois nous nous trouvons ensemble..... « Bon jour, ma voisine, — Bon soir, ma voisine »... Voilà jusqu'ici toute notre liaison.

SOPHIE.

Mais es-tu bien sûre de soutenir ton rôle avec tous ces gens-là?

MADAME DERVAL, *souriant.*

Ah! je l'étudie; et il me semble que déja j'ai pris assez bien le ton, le langage, l'esprit de corps....... (*Sophie soupire.*) Ne me plains pas, je t'en prie; cette étude et mon succès m'amusent, me délassent. J'avais besoin de cette distraction; je me surprends souvent riant de moi-même et de la vérité avec laquelle je me suis mise au niveau de mon nouvel état!......... (*Sophie pleure.*) Tout ira bien, ma fille; c'est déja beaucoup que d'avoir trouvé un moyen d'échapper au danger qui nous menaçait. Le temps, le hasard, la providence, feront le reste. Et quand je te vois jolie, douce, bonne, je me dis: « Le ciel n'a pas fait cette aimable enfant pour la rendre malheureuse, ni sa pauvre mère pour en être le témoin ». (*Sophie l'embrasse. Gravement.*) Adieu, ma fille... Je vais vous envoyer Marianne, et je vous prie de la traiter avec bonté. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

SOPHIE, *seule.*

COMME elle prend sur elle! quelle mère!....... Elle affecte une gaieté qui n'est pas dans son cœur........ Quand, tout-à-l'heure, elle me disait tous ses secrets, j'ai cru qu'elle allait aussi me dire le mien : elle m'aurait rendu un grand service! car je n'ai jamais osé lui parler d'Isidore. Elle ne m'a pas questionnée sur son compte... Est-ce pour m'éprouver? Elle est si clairvoyante! elle aura vu tout de suite, ce que je n'ai fait qu'entrevoir... Ah! ce commissionnaire-là n'est pas le commissionnaire de tout le monde!... Quand je me mettais à la fenêtre, je le trouvais toujours les yeux

fixés sur notre maison; toutes les fois que Marianne sortait, il lui demandait de mes nouvelles; dans notre déménagement, quand il nous aidait, c'était avec un zèle, une vivacité, un plaisir!..... Oh! j'ai dans l'idée qu'il ne peut servir ainsi que celle qu'il aime, et que celle qu'il aime, c'est..... Il ne m'en a rien dit, pourtant; mais, malgré cela, je crois l'avoir bien entendu..... et peut-être aussi que je lui aurai répondu sans parler.

COUPLETS.

1.er

Quand il est auprès de Sophie,
Le plaisir brille dans ses yeux!
C'est un amant, je le parie;
C'est de moi qu'il est amoureux.
Je devrais le dire à ma mère,
Et pourtant, je ne sais pourquoi,
Là.... quelque chose, malgré moi,
Me force encore de me taire.

2.e

Qui sait? je me trompe peut-être;
Isidore ne m'aime pas;
Il ne me l'a pas fait connaître.....
Mais moi! si je l'aimais, hélas!
Je devrais le dire à ma mère,
Et pourtant, je ne sais pourquoi,
Là.... quelque chose, malgré moi,
Me force encore de me taire.

3.e

Faut-il me tourmenter d'avance!
Tous deux nous n'avons point d'amour;
Ce n'est que de l'indifférence......
De l'amitié peut-être un jour!
(*Elle va vers la chambre.*)
Je m'en vais le dire à ma mère...
(*Elle s'arrête.*)
Non, non, et je ne sais pourquoi,
Là.... quelque chose, malgré moi,
Me force encore de me taire.

SCÈNE III.

SOPHIE, MADAME DERVAL, *vêtue avec un déshabillé d'indienne, un fichu rouge, une cornette, un tablier de cuisine.*

MADAME DERVAL OU MARIANNE.

Mam'zelle n'a rien à m'ordonner? v'là que j'vons à la halle.

SOPHIE, *la caressant.*

Oh! ma pauvre maman!

MARIANNE, *soutenant son personnage.*

Elle est là-dedans, votre maman, à faire ses peintures... (*Changeant de ton en voyant que Sophie est triste.*) Allons, allons, Sophie; il faut prendre avec Marianne le ton......

SOPHIE, *lui baisant la main.*

Voilà celui que je prendrai toujours avec toi.

MARIANNE, *gaiement.*

Incorrigible, c'tenfant-là! incorrigible! Je le dirai à madame.... Le pannier..... Ah! j'oubliais; il faut que j'attende Bernard qui nous apporte du bois. Et vous mam'zelle.....

SOPHIE, *fâchée.*

C'est assez de m'appeler ainsi quand il y a quelqu'un. .

MARIANNE.

Et la voix donc! l'accent! les yeux!....... Va, j'ai beau faire, je suis toujours mère, et ton cœur ne peut pas s'y méprendre. (*On entend monter lourdement, comme le font ceux qui sont bien chargés.*) Voilà Bernard; il faut le recevoir, car c'est ici que Marianne donne ses audiences......... Toi, va étudier ton clavecin; et moi! moi!.......

Il faut qu'il me trouve en fonctions; le ton, le geste, les manières, enfin... tout-à-fait Marianne. (*Elle chantonne et se met à nétoyer la table, faire le feu, etc.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; BERNARD.

MARIANNE.

COUPLETS.

(*Pendant ce premier couplet, Sophie ôte ce qui est sur la petite table, va, vient, sourit à sa mère, et s'amuse de sa chanson.*)

1.er

SUZON sortait de son village,
On lui trouvait quelques appas;
Al' n'avait pas d'bien en partage,
Mais un bon cœur et de bons bras.
(*Elle hache du persil.*)
Travaillez donc,
Mam'zelle Suzon,
Travaillez donc, jeune et pauvre fillette!
Croyez-moi donc,
Songez-y donc,
Travaillez donc, jeune et pauvre Suzon!
Écoutez c'te voix qui répète,
Que l'argent ne donn' pas l'bonheur,
Et qu'lorsqu'on a la paix du cœur,
Notre fortune est faite.

(*à part.*) Il ne vient pas encore, continuons.

2.e

BIENTÔT un amant se présente;
Il était riche, et jeune encor;
Le fripon, d'un'voix séduisante,
Offre son cœur et beaucoup d'or...
Méfiez-vous donc
D'un pareil don;
(*Bernard paraît. Sophie se retire.*)
Méfiez-vous donc, jeune et pauvre fillette!
Croyez-moi donc,
Travaillez donc,
Travaillez donc, jeune et pauvre Suzon!
Écoutez c'te voix qui répète, etc.

BERNARD, *jetant ses fagots.*

Sarpédié! comme elle vous dégoise ça!

MARIANNE.

Ah! c'est vous, père Bernard!

BERNARD.

Ma foi! oui, c'est moi, et les fagots aussi. Je me reposions un petit brin....... Mais, ne prenais pas garde; faites votre ouvrage et moi le mien.

MARIANNE.

A la bonne heure. (*Bernard range ses fagots. Marianne épluche une salade, la met dans le panier, la secoue.*)

3.e

IL n'parlait point de mariage,
Il fallut le laisser partir.
S'il est pénibl' de rester sage,
Il l'est bien plus de se r'pentir!
Continuez donc,
Profitez donc,
Continuez donc, jeune et pauvre fillette!
Croyez-moi donc,
Travaillez donc,
Travaillez donc, jeune et pauvre Suzon!
Écoutez c'te vérité qui répète,
Que l'argent ne donn' pas l'bonheur,
Et qu'lorsqu'on a la paix du cœur,
Notre fortune est faite.

BERNARD, *s'approchant.*

Ma foi! oui; je sis ben de cet avis-là. Bon jour, mam'zelle Marianne. (*Il lui prend amicalement la main.*)

MARIANNE, *voyant marcher Bernard.*

Bon jour, bon jour; mais vous boîtez, je crois?

BERNARD, *riant.*

Ma foi! oui, que je boîte. C'est rien que ça; j'ai pensé me casser le cou.

MARIANNE, *effrayée, et lui avançant une chaise.*

Et vous riez!

BERNARD.

Ma foi! oui, que je ris. C'est que vraiment je suis tombé si drôlement!.... Tous les fagots d'un côté, moi de l'autre; un diable de chien qui m'a passé entre les jambes!... Ils riaient tous, et moi aussi; mais on m'a relevé, et me voilà.

MARIANNE.

Vous êtes blessé, peut-être?

BERNARD, *riant.*

Ma foi! oui, que je pourrais bien..... Je sens là quelque chose.... (*Tâtant sa jambe.*) Ah! ah!

MARIANNE.

Vous prenez ça!...

BERNARD, *riant et se tâtant la jambe.*

Ah! pardine, je ne l'ai pas pris; on me l'a bien donné.

MARIANNE.

Asseyez-vous donc.

BERNARD.

Ma foi! oui, je veux bien m'asseoir... (*Il veut s'asseoir, et sa jambe est raide.*) Voyez donc c'te diable de jambe! quelle figure elle fait. (*Il frappe sa cuisse, comme pour la faire marcher.*) Va donc, va donc.

MARIANNE.

Vous pouviez vous tuer.

BERNARD.

Ma foi! oui, que je pouvais me tuer.......... Je n'aurais pas ri, alors. Mais, puisque me voilà, il faut bien....... (*à part.*) Mais, voyons donc si je n'aurai pas perdu...... (*Il cherche dans sa poche, et en tire à moitié une petite lettre.*) Non, la v'là, la v'là!

MARIANNE.

Vous paraissez vouloir me dire quelque chose?..

BERNARD.

Ma foi! oui, que j'ai à vous dire; j'ai....... (*Il*

regarde Marianne et rit. A part.) Je n'ose pas, et je suis comme un imbécille!... (*haut.*) Avez-vous vu ce matin?.... (*à part et riant.*) Je n'ose pas.... (*haut.*) Avez-vous vu ma femme?

MARIANNE.

Pas encore...... Mais votre accident ne vous a pas ôté l'appétit, père Bernard........ J'ai là sur le fourneau...

BERNARD.

Ah! quelque petit rogaton que vous avez mis de côté sans que la dame le sache.

MARIANNE.

Et quand elle le saurait?

BERNARD.

Oh! diable, faut pas..... Elle est donc bonne, votre dame?

MARIANNE.

Elle aime beaucoup les braves gens.

BERNARD.

Pourquoi donc, quand je viens ici, qu'elle n'est jamais sortie de sa chambre pour me dire: « Bon jour, Bernard»....?

MARIANNE.

Elle a des chagrins; elle n'est pas heureuse. Et...

BERNARD, *vivement.*

Pas heureuse! c'te pauvre chère femme!...... Je vous en prie, mam'zelle Marianne, n'allais pas lui dire que je me suis permis......

MARIANNE, *avec bonté.*

Elle ne vous en voudrait pas. (*Elle va ouvrir le buffet.*)

BERNARD, *riant.*

Vous n'en savais rien... (*à part.*) Mais la lettre! la lettre d'Isidore! Dès que je regarde Marianne, adieu, je ne puis plus lui en parler. (*Il rit.*)

MARIANNE, *revenant.*

Voilà toujours du vin; cela vous remettra un peu.

BERNARD.

Est-ce que vous ne boirez pas un coup avec moi?

MARIANNE, *souriant.*

Non; j'ai déja pris ce matin.....

BERNARD, *riant.*

Le café au lait, le café au lait....... (*Marianne veut goûter avec une cuiller si le ragoût est chaud.*) Eh bien! que faites-vous? vous ne savais donc pas votre métier? On goûte ça, tenez... (*Il goûte avec le doigt; Marianne rit, et fait comme lui.*) Eh bien?

MARIANNE, *le servant.*

C'est chaud. Déjeûnez, mon bon ami.

BERNARD.

Comme elle est obligeante! serviable!..... (*Il mange.*) Très-bon! très-bon! Un fier talent, en vérité! J'ai l'honneur d'être admis dans bien des cuisines.... mais nulle part je n'ai rencontré une personne qui, comme vous.... ma foi! oui, c'est un cœur.... un air..... qui n'est pas l'air de tout le monde; et on chercherait bien long-temps, qu'on ne trouverait pas votre pareille dans tout le quartier. (*Il mange.*)

MARIANNE, *riant.*

Bernard, vous êtes galant!

BERNARD, *riant.*

Ma foi! oui, quelquefois..... Ah ça! écoutais donc: ce petit Isidore, que je vous ai amené, fait-il bian vos commissions? en êtes-vous toujours contente?

MARIANNE.

Mais, assez.

BERNARD.

J'en sis ben aise, parce que c'est un gentil enfant, et que... (*Il rit.*) Mam'zelle Marianne, v'là que j'ons porté le bois; mais ce n'est pas là le plus lourd,

MARIANNE.

Comment?

BERNARD.

Ma foi! oui... j'ons là.... (*montrant son cœur.*) un quelque chose qui me pèze... Écoutais, mam'-zelle Marianne, vous êtes une brave fille; vous n'êtes pas ridicule, pas vrai? vous ne voudriez pas faire de la peine à un quéquezun d'honête? et, au contraire, si vous pouviez..... (*Il rit et tire un peu la lettre.*) V'là une petite lettre...... que je voudrions qui fût remise à son adresse; mais il faut pour cela votre aveu.....

MARIANNE.

Une lettre! de qui?

BERNARD.

C'est de... (*On entend madame Bernard crier:* Mam'zelle Marianne! mam'zelle Marianne!)

BERNARD, *effrayé.*

O ciel! ma femme!

MARIANNE.

Dites-moi donc....

BERNARD, *se lévant et courant.*

Non; il ne faut pas qu'elle sache... C'est entre nous!... Adieu; je m'enfuis.

MARIANNE.

Votre jambe!

BERNARD, *riant et courant.*

Ma femme vient! ça m'a guéri tout de suite. (*Il court tout en boîtant, et en secouant sa jambe. Il revient.*) C'est un secret. — Mes crochets, donc? les v'là. — Rien de malhonête, au moins. — Par le petit escalier, n'est-ce pas, qui donne dans l'autre rue? — Je vous dirai ce que c'est, et vous verrez. Adieu, mam'zelle Marianne. (*à part.*) Ce pauvre Isidore; il ne sera pas trop content de son ami Bernard. (*Il sort.*)

MARIANNE, *étonnée.*

Une lettre !.. L'embarras qu'il éprouvait... Son honêteté doit me rassurer.... Mais enfin quel est ce secret ?

SCÈNE V.

MADAME BERNARD, MARIANNE.

MADAME BERNARD.

Eh ! bon jour, ma chère voisine ; que je suis aise de vous voir ! Êtes-vous sortie ce matin ? Moi, j'ai couru que je n'en puis plus : au marché, d'abord ; ensuite porter une lettre ; passer chez la laitière ; de là chez le boucher. On va, on vient, on se tue, et encore les maîtres ne sont pas contens ! — « C'est trop cher ; vous n'avez pas marchandé ; vous n'êtes pas assez économe. » — En vérité, si on n'avait pas des amies comme vous, avec qui on peut... Mais je vous prions de m'excuser, ma voisine, je ne vous ai pas demandé de vos nouvelles. Comment vous portez-vous ?

MARIANNE.

Fort bien, ma voisine.... Vous avez donc eu quelque petit chagrin ?

MADAME BERNARD.

Grace au ciel ! ça ne nous manque pas. Mais ce n'est pas plus aujourd'hui qu'un autre jour. Il faut répondre à celui-ci, parler à celui-là : on ne sait auquel entendre. Vous ne pouvez cependant faire tout par vous-même ; la journée passe, et on n'a pas seulement le loisir de causer un instant avec ses voisins !... Vous savez bien que j'ai changé de maître ?

MARIANNE.

Je n'en savais pas un mot.

MADAME BERNARD.

Eh! mon dieu, oui; depuis huit jours, pas plus. Je servais une femme qui voulait me faire parler toute la journée! Je n'y pouvais pas tenir, je l'ai quittée. Celui-ci ne parle pas du tout, et ça me convient mieux... C'est un bon homme, à ce qu'il paraît... Quand je dis bon homme, il y a bien des gens qui vous soutiendront qu'il ne l'a pas toujours été, et qu'il en a autrefois très-mal agi avec la femme d'un neveu qui lui avait désobéi.

MARIANNE *témoigne sa surprise.*

La femme d'un neveu!

MADAME BERNARD.

Il en a eu, dit-on, du repentir depuis; parce que ce neveu est mort... Mais qui peut savoir ça? Il recommencerait peut-être demain, s'il pouvait la découvrir...... Il y avait ben aussi une fille..... Demandez-moi ce que tout cela est devenu? Je n'en sais rien, ni lui non plus. Il n'en parle jamais; je l'ons bien questionné là-dessus. Ce n'est pas que je sois curieuse....; Ah! mon dieu, moi, qu'est-ce que cela me fait? Mais l'intérêt qu'on prend aux gens........ Et vous-même, ma voisine, vous êtes bien-aise de savoir.....

MARIANNE.

Oui, oui, continuez... (*à part.*) Serait-ce?

MADAME BERNARD.

Je ne demande pas mieux... Tant y a que, quoiqu'il n'y ait que peu de temps que j'habite dans la maison, je suis parvenue à apprendre bien des petites particularités... Et pour commencer.... Qu'est-ce que je disais donc?... M'y v'là : nous parlions de ce neveu de M. Sainville......

MARIANNE, *troublée.*

De M. Sainville! c'est bien le nom?....

MADAME BERNARD.

Oui, c'est le nom de mon nouveau maître; est-ce que je ne vous l'avais pas dit?

MARIANNE, *soupirant.*

Pas encore; mais je le sais à présent.

MADAME BERNARD.

M. Sainville donc... mon dieu! je ne sais plus... c'est égal, j'y reviendrai... M. Sainville me donne d'assez bons gages... mais ce n'est pas sur ça... Son caractère? il est doux, facile à vivre; mais c'est que je fais mon devoir : ah! ah! de l'exactitude, de la probité! Oh! sur l'article de la probité, il n'y a personne... Ce que je dis là n'est pas pour vous offenser, ma voisine; mais on sent ce qu'on vaut. Aussi serait-il bien fâché si je le quittais, et je n'ai garde : la maison est bonne, il y a des profits et des espérances. Il n'est pas vieux, à la bonne heure, mais on ne sait pas qui vit et qui meurt. Vous me direz à ça qu'il a un fils; cela est vrai, et un joli garçon même, quoique nous nous querellions quelquefois. Il s'en moque, je me fâche; il m'embrasse, je lui pardonne et nous n'en sommes pas moins bons amis jusqu'à ce que ça recommence... A votre tour, ma voisine; parlez-moi de votre maîtresse. Comment se conduit-elle avec vous? Est-elle bonne, douce, méchante, généreuse, défiante, avare? Qui est-elle? D'où vient-elle? Où va-t-elle? Que fait-elle? Que veut-elle faire? Contez-moi tout ça, ma voisine; et soyez bien sûre que madame Bernard, ne disant jamais que ce qu'elle veut; ne lâchant pas un mot de plus qu'il ne faut; n'aimant ni à questionner, ni à bavarder, ni à dire, ni à redire, ni à médire; on ne peut pas craindre avec elle la plus petite indiscrétion.

MARIANNE.

En vérité, je n'ai rien d'intéressant à vous apprendre sur le compte de madame Derval. (*à part*) Sainville, notre voisin!

MADAME BERNARD.

Pas possible...... on a toujours...... Est-ce qu'elle écoute, par hasard ?

MARIANNE.

Elle n'est pas dans cette chambre.

MADAME BERNARD.

Eh bien ! à votre aise, donc. Est-ce que vous n'avez jamais jasé sur le compte de vos maîtres ? Mais c'est notre petit passe-temps ça, notre consolation.

MARIANNE.

Je n'ai pas encore eu l'occasion.

MADAME BERNARD.

En v'là une, ma voisine, en v'là une ; profitez-en. Je ne connais pas votre maîtresse ; mais quand il n'y aurait que cette robe de soie feuille-morte avec laquelle je l'ons vue passer quelquefois, je ne pourrais pas la souffrir... Mais vous avez quelque chose, ma voisine !

MARIANNE.

Non, ma voisine ; je pensais encore à ce que vous m'avez appris. Mais à présent je suis toute à vous.

MADAME BERNARD.

A la bonne heure, ma voisine. Approchez donc, et disons-nous tout ce que nous avons sur le cœur.... là.... de ces petites choses sur nos maîtres... vous entendez ?

MARIANNE, *riant.*

Du mal, pas vrai ?

MADAME BERNARD, *riant aussi.*

Écoutez donc, ma voisine ; pourvu qu'on n'invente pas... Tenez, moi, je suis franche, il faut l'être aussi.

MARIANNE, *à part.*

Quelle épreuve !.. Courage, prenons sur nous.

DUO.

MADAME BERNARD.

Mon maître est quelquefois avare,
Mais c'est un honête homme, au fond.

MARIANNE.

Ma maîtresse est un peu bizarre;
Mais on dit qu'elle a le cœur bon.

MADAME BERNARD.

Il n'voit personn' de sa famille,
Et l'on trouv' que ça n'est pas bien.

MARIANNE, *tendrement.*

Elle aime tendrement sa fille;
Tout l'reste pour elle n'est rien.

MADAME BERNARD, *piquée.*

C'n'est pas du mal, ma voisine,
Aimer sa fille!

MARIANNE, *revenant à elle, et souriant.*

Eh quoi! vraiment?

MADAME BERNARD.

Nous somm' trop bonn', ça me chagrine;
Allons, il faut parler plus franc:
Quand il en veut à quéqu'personne,
Par-tout, sans r'lâche, il les poursuit.

MARIANNE, *avec émotion.*

Il les poursuit!

MADAME BERNARD.

Mais quand on pleur', quand on gémit,
Comme il est faible, il leur pardonne.

MARIANNE, *vivement.*

Il leur pardonne!...
C'n'est pas là du mal, ma voisine,
Et j'suis charmée!

MADAME BERNARD.

Eh quoi! vraiment?
Nous somm' trop bonn', ça me chagrine.
Allons, il faut parler plus franc.

(*Elle parle.*) Votre maîtresse?

MARIANNE.

Elle est fière.

MADAME BERNARD.

Oui, j'entends bien;
C'est-à-dire qu'elle est orgueilleuse.

MARIANNE.

Elle n'est pas très-curieuse.

MADAME BERNARD, *très-vîte.*
Une indolente ! une paresseuse !
Qui n'aime à se mêler de rien.
MARIANNE, *impatientée.*
Elle déteste une bavarde.
MADAME BERNARD.
All' a raison, faut en conv'nir,
Et je n'pouvons pas les souffrir.
Ah ! ma voisine, Dieu nous garde
Des femmes qui, soir et matin,
Comme le cliquet du moulin,
Parlent, parlent.... Dien nous en garde !
C'est le fléau du genre humain.
MARIANNE.
Elle a raison.... Dieu nous en garde !
D'ces femmes qui, soir et matin, etc.
C'est le fléau du genre humain !
MADAME BERNARD.
Mais ça n'm'empêche pas de rire.
MARIANNE, *l'imitant et s'en moquant ; très-rapidement.*
Mais ça n'm'empêche pas de rire.
MADAME BERNARD.
Mais ça n'm'empêche pas de dire
MARIANNE.
Mais ça n'm'empêche pas de dire
MADAME BERNARD.
Que mon maître est par fois avare...
MARIANNE.
Que ma maîtresse est fort bizarre.
MADAME BERNARD.
Qu'elle est un tantet orgueilleuse.
MARIANNE.
Une indolente ! une paresseuse !...
MADAME BERNARD.
Qu'il est sans cesse sur ses gardes.
MARIANNE.
Qu'elle déteste les bavardes,
(*Ensemble*)
Ces femmes qui, soir et matin,
Comme le cliquet du moulin, etc.
MARIANNE.
Je suis enchantée de savoir que M. Sainville !..
MADAME BERNARD.
Oui, ça fait toujours plaisir..... Mais cette Sophie, nous n'en avons pas parlé.

MARIANNE, *troublée.*

Je crois.... qu'il n'y a rien à en dire.

MADAME BERNARD, *la regardant fixement.*

Voisine!... vous n'êtes pas de bonne foi.

MARIANNE.

Je vous assure......... Sa mère se donne tant de soins pour la bien élever!

MADAME BERNARD.

La bien élever!....... Oh! oui; elle l'élève joliment, encore!

MARIANNE.

Comment?

MADAME BERNARD.

Comment?... Ma voisine, en vérité, si je voulais parler... Mais sur ce qui concerne l'honneur d'une famille, on me tuerait plutôt que de me faire lâcher une seule parole qui pourrait.... Oh! mon dieu, je ne me le pardonnerais pas.

MARIANNE, *très-émue.*

Vous me surprenez fort! Je vous en prie, expliquez-vous.

MADAME BERNARD.

Eh bien! eh bien! vous v'là toute effarée! comme si c'était de votre fille qu'il fût question.

MARIANNE, *vivement.*

Madame Bernard, j'exige... (*Revenant à elle, et la caressant.*) Allons, madame Bernard, contez-moi ce que vous savez, pour nous faire rire encore un petit brin.

MADAME BERNARD.

Vous le voulez?... C'est que sur ce qui peut faire tort à une jeunesse, tenez, j'ai une répugnance!... et si c'était à toute autre qu'à vous... mais avec Marianne il n'y a pas de risques, et je sais....

MARIANNE, *impatientée.*

Au fait, au fait, ma voisine.

MADAME BERNARD.

J'ai découvert, par le plus grand hasard du monde,... mais vous l'avez peut-être deviné tout comme moi...

MARIANNE.

Eh ! quoi ?... quoi, donc ?

MADAME BERNARD.

Comment ! vous qui avez de la pénétration, vous ne vous êtes pas apperçu tout de suite ?....

MARIANNE.

Eh ! non, non, je ne me suis apperçue de rien.

MADAME BERNARD.

Qu'un certain petit commissionnaire qu'on voit venir tous les jours chez vous, n'est autre qu'un amoureux déguisé !

MARIANNE, *confondue.*

Un amoureux déguisé !

MADAME BERNARD.

Oh ! c'est bien sûr... Je n'ai pas pu découvrir encore qui c'est; mais je vais si bien le guetter aujourd'hui, si bien le guetter !... que je le saurai, et je vous le dirai sur-le-champ, ma voisine.

MARIANNE.

Et croyez-vous que Sophie soit d'intelligence ?

MADAME BERNARD.

Oh ! non pas. C'te Sophie ! bath ! elle est si timide, si gauche, si novice !

MARIANNE, *avec ame.*

Ah ! je suis bien-aise que Sophie....

MADAME BERNARD.

Eh ! quoi que ça vous fait, voyons ? ce sont les affaires de la mère, c'est à elle à garder sa fille, et elle ne peut pas vous en faire de reproches... Ah ! ça, sans adieu... Amusez-vous de tout ça, et faites-en votre profit.

MARIANNE.

Oh ! je vous le promets... et dès aujourd'hui le jeune amoureux sera renvoyé.

MADAME BERNARD.

Bien ! bien !... vous le direz donc à la mère ?... il n'y a pas de mal à ça ; mais ne me nommez pas ; c'est inutile. Vous pourrez lui conter seulement que M. Sainville, à qui j'aurai parlé d'elle, comme ça, sans intention... viendra peut-être la voir, et lui donner quelque ouvrage.

MARIANNE.

Il viendra !..

MADAME BERNARD.

C'est possible, c'est possible... Adieu, ma voisine ; j'ai beaucoup à courir ce matin ; je vous reverrai pourtant, si j'ai une minute à moi ; car j'ai encore bien des choses à vous dire ; et il me semble que je ne fais que d'entrer. Mais vous n'y perdrez rien, ma voisine, et j'espère que nous pourrons enfin causer un petit moment. (*Revenant.*) Ne m'appelez-vous pas.

MARIANNE.

Eh ! mon dieu, non.

MADAME BERNARD.

C'est que je croyais........ J'ai tant de plaisir à causer avec vous. Adieu, ma chère voisine. (*En s'en allant.*) Cette Marianne, en vérité, est une excellente personne, et j'en veux faire ma société, parce qu'il est fort agréable quand on loge aussi près... (*Elle se parle toujours en s'en allant, et quand on ne la voit plus.*)

SCÈNE VI.

MARIANNE, *seule.*

QUE viens-je d'apprendre ? Sainville, cet oncle redoutable, loge à côté de nous !......... Il peut à chaque instant !.... Je frémis d'y penser..... Et ce jeune commissionnaire !.. J'y ai été bien trompée ! Je vois à présent ce que voulait dire Bernard ; le

but des assiduités d'Isidore, des services qu'il voulait nous rendre... Il est bien aisé d'éloigner cet enfant... (*Elle écrit deux lignes.*) Et si ce billet ne suffisait pas, je saurais..... Mais si cette bonne Sophie, si sensible, si naïve!........ Je ne pourrais supporter ce nouveau malheur.... Questionnons-la avec prudence; et qu'elle ignore, s'il se peut, que Sainville est si près de nous!... Ce serait l'effrayer, sans que cela pût nous être utile. Appelons-là... Sophie!

SCÈNE VII.

MARIANNE, SOPHIE.

MARIANNE.

MA fille, as-tu observé ce jeune Isidore... dont tu me parlais ce matin?

SOPHIE.

Il m'a paru toujours bien honête, bien doux.

MARIANNE.

Te serais-tu doutée, par hasard, que ce n'était pas un véritable commissionnaire?

SOPHIE.

Mon dieu! oui, maman.

MARIANNE.

Et as-tu deviné le motif......?

SOPHIE, *très-naïvement.*

Mon dieu! oui, maman.

MARIANNE.

Et tu ne m'en as rien dit, ma fille! Serait-ce dissimulation?

SOPHIE, *vivement.*

Oh! non, non; ne vas pas le croire. C'est timidité d'abord; et puis la crainte de faire gronder Isidore.

MARIANNE.

Tu serais donc fâchée, si on le grondait?

SOPHIE.

Oui, je l'avoue.

MARIANNE.

Et peut-être encore plus fâchée s'il ne revenait plus?

SOPHIE.

Oh! oui; encore plus fâchée.

MARIANNE, *à part.*

Voilà ce que j'ai craint! (*Haut.*) Si cependant l'honneur, la raison, le défendaient.

SOPHIE, *avec fermeté.*

Si ma mère seulement me disait que je ne dois plus le revoir, sans me permettre la moindre question, je me déciderais à ce sacrifice.

MARIANNE, *émue.*

Ma chère fille!

SOPHIE.

Je te dois tant, maman! et je suis si convaincue que tu ne veux que mon bonheur!....

MARIANNE.

Écoute : il est possible que tu revoies Isidore; que sa famille, que je ne connais pas, et dont nous nous informerons, que le temps, les événemens enfin, te laissent le droit de l'écouter un jour; mais, jusqu'à ce moment, il est essentiel qu'il ne paraisse plus ici.

SOPHIE, *les larmes aux yeux.*

Eh bien! il faut le renvoyer sur-le-champ.

MARIANNE, *avec bonté.*

Et tu pleures!

SOPHIE.

Devant toi; mais n'appréhende pas que devant lui...

MARIANNE, *souriant.*

Fierté!

SOPHIE.

Confiance en ma mère, à qui je ne rougis point de laisser voir mes faiblesses.

MARIANNE, *l'embrassant.*

Ah! tu me récompenses aujourd'hui de tout ce que j'ai fait pour toi... J'entends du bruit.... C'est un homme richement mis que je ne connais pas. (*à part.*) Serait-ce?...

SOPHIE.

Qu'as-tu donc, maman?

MARIANNE.

Rien, rien. N'oublie pas sur-tout que je suis Marianne.

SCENE VIII.

M. SAINVILLE, MARIANNE, SOPHIE.

SAINVILLE, *à part.*

C'EST bien ici... Ce que madame Bernard m'a dit sur ces femmes a fait naître ma curiosité. (*haut.*) Madame Derval ne loge-t-elle pas dans cette maison?

MARIANNE.

Oui, monsieur.

SAINVILLE, *à Sophie.*

On m'a dit qu'elle s'adonnait à la peinture.

SOPHIE.

Quand sa santé le lui permet.

SAINVILLE.

Je desirerais qu'elle pût s'occuper d'un portrait.

MARIANNE.

Elle ne voit personne, et si vous vouliez le laisser...

SAINVILLE.

Permettez, ma bonne, que je m'explique avec mademoiselle.

MARIANNE, *embarrassée.*

Monsieur....

SAINVILLE, *l'éloignant de la main.*

Je vous en prie. (*Marianne, s'éloignant, témoigne son inquiétude, et tousse quelquefois quand elle craint que Sophie n'en dise trop.*) (*à Sophie.*) Je voulais donc vous demander si je ne pourrais pas parler à madame votre mère? Madame Bernard, qui me sert, m'avait dit....

SOPHIE.

Monsieur est le maître de madame Bernard?

MARIANNE, *à part.*

C'est bien lui! (*Elle se met à coudre, cesse pour écouter, et ne reprend que lorsqu'il tourne les yeux de son côté.*)

SAINVILLE.

Oui, mademoiselle; et voici le portrait.... (*Il observe attentivement Sophie.*)

SOPHIE, *y jetant les yeux.*

O ciel! (*à part.*) Mon père! (*Marianne, au mouvement de Sophie, est très-inquiète.*)

SAINVILLE.

D'où vient cette surprise?

SOPHIE, *très-émue.*

C'est la ressemblance!...

SAINVILLE, *attentif.*

Avec qui donc?

SOPHIE, *revenant à elle.*

Mais avec... avec vous.

SAINVILLE.

Avec moi?... (*à part.*) Ce trouble est singulier!

SOPHIE, *se remettant.*

Marianne, c'est un portrait... un portrait qui ressemble....... Tu seras bien étonnée. Regarde, regar.... (*à part et bas.*) c'est..... (*Elle le lui fait voir à peine.*)

MARIANNE, *qui a eu le temps de se préparer, et d'un ton très-naturel.*

Ah! c'est le portrait de monsieur.

SOPHIE, *avec finesse.*

Vous voyez... le même effet qu'à moi.

SAINVILLE.

C'est celui d'un neveu, qui effectivement avait quelques-uns de mes traits. Enfin, je voulais avoir de ce portrait une copie........ bien ressemblante...

SOPHIE, *avec ame.*

Bien ressemblante !

SAINVILLE, *appuyant sa phrase.*

Et comme je pensais que personne ne pouvait mieux y réussir que madame votre mère, je venais la prier d'y travailler au plutôt. (*Marianne est dans la plus vive inquiétude.*)

SOPHIE.

Vous pouvez y compter, monsieur....... Elle y mettra un zèle! Elle aura tant de plaisir à faire quelque chose pour vous...... pour le maître de madame Bernard.

SAINVILLE.

Il est impossible d'être plus honête, plus obligeante !... Et si on pouvait juger de la mère par la fille...

SOPHIE, *vivement.*

Ma mère ! Ah ! monsieur..... ma mère vaut bien mieux que moi. Si vous saviez... On trouve en elle :

AIR EN RONDEAU.

Douce raison, cœur excellent,
Vertus, talens, bon caractère,
Qui la connaît, au même instant
Et la chérit et la révère.
« Ma fille, dit-elle souvent,
» Que ton cœur soit compatissant ;
» Lorsque l'on est sensible et bonne,
» On ne doit pas, ma chère enfant,
» On ne doit pas en vouloir à personne... »
Elle me dit cela souvent.

SAINVILLE.

Elle a raison.

SOPHIE, *à part.*

Il est content.

Ensemble.

SAINVILLE, *à part.*

Quelle candeur ! aimable enfant !
Je sens déja qu'elle m'est chère.
Oh ! c'est ma nièce, je l'espère.

MARIANNE, *à part.*

Quelle candeur ! aimable enfant !
Chaque jour me la rend plus chère.

SOPHIE.

Douce raison, cœur excellent,
Vertus, talens, etc.

SOPHIE *continue.*

Elle m'ajoute avec douceur :
« Si l'on t'offense, par malheur,
» Crois l'avis qu'ici je te donne :
» Le plus beau jour pour notre cœur,
» Va, c'est le jour où l'on pardonne.... »
N'a-t-elle pas raison, monsieur ?

SAINVILLE.

Assurément.

SOPHIE, *à part.*

J'émeus son cœur.

(*à Sainville.*) Je vous l'ai dit :

Douce raison, cœur excellent,
Vertus, talens, bon caractère,
Qui la connaît, au même instant
Et la chérit et la révère.

SAINVILLE, *à part.*

Quelle candeur ! l'aimable enfant !
Je sens déja qu'elle m'est chère.

MARIANNE, *à part.*

O ciel ! protège cet enfant :
Chaque jour me la rend plus chère.

SAINVILLE.

Tout ce que vous me dites de votre mère ne peut qu'ajouter au desir que j'avais de la connaître........ Il paraît qu'elle a éprouvé des malheurs.

SOPHIE.

SOPHIE.

Oh! de grands malheurs.

SAINVILLE.

Durent-ils encore?

SOPHIE.

Je crois qu'en ce moment elle est bien à plaindre.

SAINVILLE.

Alors, j'insiste pour la voir; je le dois. J'ai des amis, du crédit; et si son infortune n'est pas méritée, je puis...

SOPHIE, *très-embarrassée.*

Monsieur...

SAINVILLE.

De grace, allez lui dire que c'est Sainville.

SOPHIE, *faisant deux pas.*

Monsieur... elle n'est pas chez elle.

SAINVILLE.

Les voisins m'ont dit qu'ils l'avaient vue rentrer, et que depuis elle n'était pas ressortie.

SOPHIE.

Monsieur.... Marianne.....

SAINVILLE.

Cette défiance!... ce mystère!... que signifie?...

MARIANNE.

Mais, monsieur, il me semble que madame Derval a le droit...

SAINVILLE.

J'en conviens; mais, de mon côté, j'ai des soupçons que je dois éclaircir.

SOPHIE.

Des soupçons!

SAINVILLE.

Rassurez-vous, mademoiselle, et permettez seulement que je dise deux mots en particulier à cette femme.

SOPHIE.

A Marianne ?

SAINVILLE.

A Marianne.

SOPHIE, *voulant rester.*

Pourquoi faut-il ?...

SAINVILLE.

Je vous la renverrai dans l'instant..... (*à part.*) Ce mouvement échappé à Sophie à la vue du portrait... son âge, ses efforts pour m'intéresser... tout doit me faire croire qu'elle est la fille de mon neveu. (*Sophie a parlé à Marianne, qui la rassure.*)

SOPHIE, *effrayée.*

Marianne, ne soyez pas long-temps, je vous le recommande, ne soyez pas long-temps. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

SAINVILLE, MARIANNE.

(*Dans cette scène, madame Derval affecte le plus qu'elle peut la contenance et l'accent d'une véritable servante. Elle continue à coudre, ce qui sert à déguiser son trouble.*)

MARIANNE, *à part.*

N'ALLONS pas nous trahir.

SAINVILLE.

Je vous crois digne de ma confiance.

MARIANNE.

Je desirerions de tout mon cœur la mériter.

SAINVILLE.

Vous aimez Sophie ?

MARIANNE.

Le ciel en est témoin.

SAINVILLE.

Je l'ai bien vu... Vous desirez son bonheur?

MARIANNE.

Plus que vous ne pouvez le penser.

SAINVILLE.

Eh bien! il ne tient qu'à vous d'y contribuer. Ma franchise doit exciter la vôtre... (*à mi-voix.*) Sachez que j'ai les raisons les plus fortes de découvrir si la mère de cette enfant n'est pas une parente que je cherche par-tout.

MARIANNE, *avec l'air bien naturel.*

C'est donc une parente... que vous aimez bien?

SAINVILLE, *lui prenant la main.*

C'est une femme qui a fait le malheur de ma vie.

MARIANNE, *se contenant.*

Peut-être, malgré elle?

SAINVILLE.

Ah!...

MARIANNE.

Vous l'avez vue souvent?

SAINVILLE.

Une seule fois; mais si je la retrouvais.....

MARIANNE, *avec crainte.*

Vous la reconnaîtriez bien vîte...?

SAINVILLE.

Je le crois.

MARIANNE.

Et alors quelle serait votre intention?

SAINVILLE.

De l'engager à remettre sa fille en mon pouvoir, de s'en rapporter à moi pour les soins, les dépenses de son éducation.

MARIANNE, *prenant sur elle.*

Eh! croyez-vous qu'une mère consente...

SAINVILLE, *vivement.*

Il le faudra bien, dans la position où elle est.

Au reste, c'est mon affaire; que je la voie seulement, et je suis bien sûr... Tout ce que j'exige de vous, ma chère Marianne, c'est que vous me disiez franchement si cette madame Derval, qui, sans doute, n'a pas toujours porté ce nom, n'est pas cette femme imprudente, inconsidérée, qui, sans mon aveu, est devenue la femme de Sainville. Dites-moi si la jeune personne, dont l'âge paraît se rapporter à l'époque de ce mariage funeste......... Ne me déguisez rien, c'est un service essentiel; il sera bien payé, et pour preuve, prenez... (*Il lui offre une bourse.*)

MARIANNE, *dans son premier mouvement d'indignation.*

Monsieur!.... (*Revenant à elle, et prenant l'air bien naturel.*) Monsieur... je me ferions scrupule de prendre votre argent... pour une pareille misère... Ça ne vaut pas la peine, en vérité, d'être demandé avec tant d'instances, et je vous dirons sur ça... tout ce que je pouvons vous dire. Vous parlez d'une femme imprudente, inconsidérée, d'un mariage funeste, d'une mère qui a changé de nom.......... (*Avec un grand calme.*) Eh bien! monsieur, ma maîtresse, depuis que je la connaissons, n'a pas fait, que je sache, une seule démarche dont elle ait à rougir. Son mariage a été très-heureux, et son nom....... son nom est Derval... comme le mien est Marianne. D'après cela, il est clair que ce n'est point du tout ce que vous cherchez.

SAINVILLE, *la fixant.*

Marianne, vous affectez en vain de l'assurance; il est aisé de voir que vous ne dites point la vérité. Ceci est une fable dont vous êtes convenue avec cette femme pour qu'elle échappe à mes recherches. La ruse est inutile. J'ai cru devoir d'abord employer tous les moyens les plus ca-

pables de vous déterminer... Rien n'a pu réussir!... Vous vous obstinez à nier que Sophie soit la personne que je cherche... Si vous aimiez véritablement cette enfant, vous auriez été la première à desirer qu'elle rentrât dans le sein d'une famille... qui veut bien la réclamer. Sa mère elle-même devrait se trouver heureuse de voir à sa fille un état assuré...... Mais en dépit d'elle, de vous, je suivrai mon projet; et malheur à qui prétendrait s'y opposer!... Vous-même, Marianne, vous conviendrez peut-être un jour qu'il était plus décent, plus avantageux pour Sophie d'habiter chez un oncle connu, estimé, que de rester avec une mère cachée, blâmée.... abandonnée... et qui n'a que le sort qu'elle mérite. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

MARIANNE, *seule.*

(*Elle n'a pas d'abord la force de parler; elle élève ses mains vers le ciel.*)

L'AI-JE bien entendu!... Eh! que veut-il faire? Disposer de ma fille! me l'enlever!... Après tant de soins, de peines, de larmes!...... un autre que moi...... un autre qui me déteste, me méprise..... Ah! (*soupir douloureux.*)...... Mais, quelle prévention! Parce qu'une fois j'ai osé braver son autorité.....! Je la braverai encore. Ma fille!.... ma fille! ma Sophie!...... (*Elle s'assied.*) Je n'y résisterai jamais. Que devenir?... Ma raison s'égare; un peu de force, mon dieu! un peu de force : j'en ai besoin; je crains de succomber..... Non, non, je reviens, je reviens... (*Elle se lève.*) Je pourrai, je pourrai la voir, lui parler.... Mais il faut d'abord la dérober aux entreprises de ce cruel parent; il faut lui cacher tout, jusqu'à ce

que j'aie trouvé un asyle,...... s'il en est sur la terre! .. (*Sophie, de sa chambre, appelle :* Marianne! Marianne!) Je l'entends... Prenons sur moi, dissimulons..... dissimulons bien; sa vie en dépend, et la mienne....... la mienne n'est rien, pourvu que je lui évite un chagrin, un seul chagrin!..... Courage! courage!..... On n'est pas mère seulement pour jouir du bonheur d'avoir un aimable enfant..... On l'est pour la défendre, la sauver, et mourir, s'il le faut, en la serrant contre son cœur. (*Elle retombe sur sa chaise.*)... Je suis sûre de moi.... (*Son état est terrible, et presque convulsif.*)

SCÈNE XI.

SOPHIE, MADAME DERVAL.

SOPHIE, *inquiète.*

MARI.... Ah! maman, tu es seule?

MADAME DERVAL, *dans le plus grand trouble, qu'elle déguise.*

Seule?... non... j'étais... je m'occupais de toi.

SOPHIE.

Eh bien! M. Sainville?...

MADAME DERVAL.

Tout s'est bien passé, très-bien, très-bien. Il a... il a dit... il s'en est allé...

SOPHIE.

Je le vois; mais, es-tu tranquille?

MADAME DERVAL.

Tranquille?... Oh! sûrement, très-tranquille, très-tranquille... Il est... il est... bon; il est... juste. (*avec énergie.*) Et le ciel aussi! et il veut....... Tu sauras tout cela, ma Sophie.

SOPHIE.

J'ai cru distinguer qu'il élevait la voix.

MADAME DERVAL, *cachant son désespoir.*

Oui... c'était...... c'était l'intérêt que lui inspirait... une mère... que je... (*Les larmes viennent. Elle embrasse sa fille, ne pouvant parler.*) Je te dirai tout, quand il en sera temps.

SOPHIE, *soupirant.*

Voici l'heure où Isidore doit venir.

MADAME DERVAL, *soupirant.*

Isidore ?

SOPHIE, *triste.*

Je lui dirai de s'en aller.

MADAME DERVAL, *à part.*

Ah! je n'ai pas la force de l'affliger autant. (*haut.*) Non, non, tu le laisseras monter, tu le recevras, comme à l'ordinaire... sans affectation... et quand vous aurez causé un instant.... tu m'entends, Sophie ? un instant... tu lui donneras cette lettre... et tu lui diras de la porter de la part de madame Derval.

SOPHIE.

Tes ordres seront suivis exactement; je te le promets.

MADAME DERVAL.

J'en suis bien sûre... De ton côté, crois que si je t'afflige...

SOPHIE.

J'en suis bien sûre aussi.

MADAME DERVAL.

Adieu, je pars... je reviendrai bientôt.

SOPHIE, *courant après elle.*

Tu oublies le panier ?

MADAME DERVAL, *dissimulant.*

Ah! tu as raison; je te remercie........ (*Elle la baise au front, aux joues, à plusieurs reprises.*) Pauvre enfant! Adieu..... (*à part.*) Passons par la petite rue, et ne perdons pas un moment. (*Elle court et sort par la petite porte.*)

SCÈNE XII.

SOPHIE, *seule et contente.*

JAMAIS elle ne m'a embrassée de si bon cœur! Elle est contente de moi!... Comme sa confiance me flatte! Oh! j'en serai digne, et je...... (*On entend Isidore qui est au bas de la fenêtre.*)

ISIDORE.

A-t-on besoin de moi là-haut?

SOPHIE.

Le voilà, ce pauvre Isidore!

ISIDORE, *appelant.*

Mam'zelle Marianne!

SOPHIE, *à la fenêtre, qu'elle ouvre.*

Elle n'y est pas.

ISIDORE, *en bas.*

Est-ce qu'il n'y a pas de commissions à faire aujourd'hui?

SOPHIE.

Pardonnez-moi; vous pouvez monter.

ISIDORE.

C'est bon; j'y vais.

SOPHIE.

Hélas! il ne sait pas que c'est la dernière fois!... Je le sais bien, moi.

SCÈNE XIII.

SOPHIE, SAINVILLE fils, *sous le nom d'*ISIDORE.

ISIDORE.

AH! que je suis aise de vous voir, mam'zelle Sophie! ça me console.

SOPHIE.

Vous avez donc quelque peine?

ISIDORE.

Une bien grande!... Il faut que je vous la confie tout de suite; cela me soulagera un peu.... Mais, dites-moi, Bernard a-t-il vu Marianne ce matin?

SOPHIE.

Oui.

ISIDORE.

Et elle ne vous a rien remis de ma part?

SOPHIE.

Rien.

ISIDORE.

Rien! Elle n'aura pas voulu se charger de ma lettre. Aussi bien, à quoi cela servirait-il à présent?... Ah! mam'zelle Sophie, je crains d'être quelque temps sans pouvoir revenir chez vous.

SOPHIE, *naïvement.*

J'en ai bien peur aussi!

ISIDORE, *étonné.*

Bien peur, mam'zelle Sophie!

SOPHIE.

Pour vous, monsieur Isidore, à qui cela paraît faire du chagrin.

ISIDORE.

Oh! beaucoup! Mon père, je ne sais pourquoi, ne veut plus que je sorte sans lui. Il ne sait pas le motif...

SOPHIE, *gravement.*

Mais il devrait le savoir....... Voilà votre tort, peut-être?

ISIDORE, *la regardant.*

Eh! oui..... mais je n'ai pas osé l'avouer à personne, pas même à vous, mam'zelle Sophie? Mais puisqu'enfin il est possible que je sois longtemps éloigné, je ne veux pas qu'un autre vous apprenne qu'Isidore n'est pas mon nom.

SOPHIE.

Il est pourtant bien joli, ce nom-là!........ Et je crains qu'un autre!...

ISIDORE, *tendrement.*

Je serai toujours Isidore pour vous.

SOPHIE, *naïvement.*

Ah! tant mieux!

ISIDORE.

Je dois vous apprendre aussi que, plusieurs fois avant que vous me connussiez, je vous ai vue, et cela me faisait un plaisir!...

SOPHIE, *naïvement.*

Je me sais bien mauvais gré de ne pas m'en être doutée plus tôt.

ISIDORE.

Je n'étais pas mis comme je le suis là, au moins.

SOPHIE.

Je vous assure que cet habit ne vous va point mal du tout.

ISIDORE, *très-embarrassé.*

Et puis ils disent comme cela que je serai bien riche un jour.

SOPHIE, *vivement.*

Ah! vous n'en avez pas besoin pour être....

ISIDORE.

Pour être?....

SOPHIE, *embarrassée.*

Pour être bien reçu par tous ceux qui vous connaîtront.

ISIDORE, *lui prenant les mains.*

C'est charmant, ça!... C'est... c'est bien honête à vous, mam'zelle Sophie. J'ose donc vous prier de n'en pas vouloir à ce pauvre Bernard, s'il m'a conduit ici..... (J'ai tant pleuré pour cela!...) Et de ne pas m'en vouloir à moi du stratagême que j'ai employé pour venir chez vous: je ne l'aurais pas fait, en vérité, sans l'amour extrême...

SOPHIE.

Ah! c'est bien malheureux!..... Car, sans cet amour-là, vous auriez pu revenir ici tous les jours.

ISIDORE.

Oh! mon dieu, oui; mais que voulez-vous? je vous ai vue; je ne pouvais pas m'empêcher de vous aimer.

SOPHIE, *naïvement.*

Ah! dès que ça ne vous a pas été possible!.....

ISIDORE.

Que vous êtes bonne! vous daignez prendre part à ma douleur.

SOPHIE.

C'est bien juste, puisque c'est moi qui la cause.

DUO.

ISIDORE.

Il faut nous affliger ensemble.

SOPHIE.

Il faut nous affliger ensemble.

ISIDORE.

On peut même verser des pleurs.

SOPHIE.

On peut même verser des pleurs.

ISIDORE et SOPHIE *après lui.*

En pleurant ainsi, ce me semble,
On doit adoucir ses malheurs.
Pleurons.

SOPHIE.

Pleurons.

TOUS DEUX.

Pleurons ensemble.
En pleurant ainsi, ce me semble,
On doit adoucir ses malheurs.

ISIDORE.

Donnez-m'en ici l'assurance,
Pensez à moi.

SOPHIE.

Je le promets.
Et vous, en dépit de l'absence,
Vous ne m'oublîrez pas?

ISIDORE.

Jamais.
Si, quelque jour, le sort prospère
Me ramenait auprès de vous....

SOPHIE.

Si, d'après l'aveu de ma mère,
Vous pouviez revenir chez nous...

TOUS DEUX, *gaiement.*

Alors plus de pleurs, de tristesse;
Nous pourrons encore être heureux!
Ce doux espoir à tous les deux
Donne déja de l'alégresse.
Oui, nous nous reverrons;
Nous nous redirons
Ce que nous souffrons.

SOPHIE.

Cher Isidore!

ISIDORE.

Chère Sophie!

ENSEMBLE.

Ensemble ainsi nous passerons
Le reste de la vie.
Alors nous nous réjouirons,
Nous chanterons, nous danserons.

ISIDORE.

Et peut-être que l'hyménée
Unira notre destinée.

SOPHIE.

Quoi! vraiment, vous croyez cela?

ISIDORE.

Oui, j'en suis sûr, oui, l'hyménée
Unira notre destinée;
Il me semble déja
Être à ce moment-là.

ENSEMBLE.

Oui, peut-être que l'hyménée, etc.

SOPHIE, *naïvement.*

Y a-t-il un instant que nous causons?

ISIDORE, *de même.*

Oh! tout au plus.

SOPHIE.

Dès-lors, il faut que je vous donne une lettre à porter de la part de ma mère.

ISIDORE.

Bien volontiers. Je ferai donc encore une commission pour elle!

SOPHIE, *soupirant.*

Il n'y a pas loin.

ISIDORE, *gaiement.*

Oh! loin ou près, j'irai avec un plaisir!...

SOPHIE, *triste.*

Je ne le crois pas.

ISIDORE.

Pourquoi?... (*Pendant qu'il lit, Sophie s'éloigne très-lentement; il la regarde aussi de son côté tout en lisant.*) Voyons donc où il faut porter.... (*Il lit l'adresse.*) « Pour Isidore ». Ah! ah! c'est de mauvais augure... (*Il lit le billet.*) « Isidore, qui a trompé madame Derval, ne reviendra plus chez elle sans l'aveu de ses parens. » (*Après qu'il a lu.*)

SOPHIE, *pleurant.*

Adieu, Isidore..... je vous quitte : je dois vous quitter... Adieu... (*à part.*) Ah! j'ai bien obéi à maman! (*Elle va pour rentrer.*)

ISIDORE.

Sophie! je vais aux pieds de mon père...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS; BERNARD, *accourant d'un air très-effrayé.*

BERNARD.

Mes enfans, où est Marianne?

ISIDORE.

Elle est sortie.

BERNARD.

Tant pis!

SOPHIE, *revenant.*

Qu'est-ce que vous avez donc, père Bernard? vous qui êtes si gai d'ordinaire, vous avez l'air tout effrayé!

BERNARD.

Ma foi! oui; c'est qu'effectivement... Voyons si personne ne vient. (*Il va à la fenêtre.*)... Non... Écoutez, mes amis... C'est une chose!... Mais rassurez-vous; rassurez-vous, vous dis-je; ce ne sera peut-être rien...

SOPHIE.

Mais, mon dieu! vous nous dites cela d'une manière!.....

ISIDORE.

Oui, vous nous faites une peur!.....

BERNARD.

Faut pas, faut pas... N'entends-je rien! Attendez. (*Il écoute.*) Non, non, ils ne viennent pas encore.

ISIDORE.

Mais, qui donc?

BERNARD.

D'abord, votre père qui sait tout.... Ma diable de femme! Sa langue... C'est égal, je lui revaudrai ça. Il sait que vous êtes amoureux, déguisé!.. C'est égal; j'arrangerons cela avec lui... Mais, ce qui me désole! ce qui me rend comme un furieux!.. C'est égal, je vous dis, rassurez-vous. (*Il dit cela de manière à augmenter leur effroi.*) Il ne faut pas perdre la tête; c'est qu'il a obtenu... (*Il va à la fenêtre.*) Non, je ne vois rien........ Un maudit ordre!.......... Ils vont venir ici. Est-ce pour vous prendre, pour vous arrêter, pour Sophie, pour madame Derval? Je n'y entends rien.... Ce monsieur Sainville, qui passe pour un homme si juste! On ne sait plus à qui se fier... Il faut fuir. Je vous emmenerai, je vous cacherai.

SOPHIE.

Je n'ai pas la force.

ISIDORE.

Je n'en puis plus.

BERNARD, *vivement.*

C'est égal, je vous porterai tous les deux; et si vous avez quelque chose de précieux, donnais, donnais vîte; je porte cinq cents pour gagner ma journée; jugez de ce que je puis faire pour secourir l'innocence et l'amitié.

TOUS DEUX.

Mon cher Bernard!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS; MARIANNE.

MARIANNE, *hors d'haleine, accourt, saisit sa fille, et tombant sur une chaise, la fait asseoir sur elle.*

Les voilà! les voilà!...... (*Elle n'a pas la force d'en dire plus.*)

BERNARD, *s'armant de ses crochets.*

Mettez-vous derrière moi. (*D'une voix terrible.*) Mettez-vous derrière moi. (*Il va à la porte.*) Et vous, n'avancez pas! Le premier qui touche à cette femme ou à ces enfans....... je l'assomme; j'en assomme deux, j'en assomme dix; jusqu'à ce que, tombant.... là..... je ne puisse plus les défendre. (*Ils n'osent entrer.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS; SAINVILLE, MADAME BERNARD, *qui le suit.*

BERNARD, *allant à lui.*

Est-ce par votre ordre, monsieur, qu'on veut faire violence?...

SAINVILLE.

Non, point de violence; mais respect aux lois.

BERNARD, *jetant ses crochets.*

C'est juste... et je n'ons plus rien à dire.

MADAME BERNARD, *à Sainville.*

Monsieur, n'allais pas faire du chagrin à ce jeune homme, ni à mon mari, ni à personne! Moi, je vous ai conté ça, parce que vous étiez mon maître.

SAINVILLE.

Soyez tranquille.

ISIDORE.

Mon père!

SAINVILLE, *sévèrement.*

Taisez-vous.

MARIANNE, *à part.*

Isidore, le fils de Sainville! Tout est contre nous.

SAINVILLE.

Sophie, Marianne, ne craignez rien. Je suis chargé de la part du Ministre d'inviter madame Derval à se rendre sur-le-champ chez lui...... N'allez pas encore me dire qu'elle n'est pas ici; la maison, depuis ce matin, a été entourée, et l'on sait très-bien les personnes qui y sont entrées et celles qui en sont sorties... Madame Derval, à huit heures, est revenue chez elle; elle y est à présent, et il faut que je la voie...

MORCEAU D'ENSEMBLE.

MARIANNE.

Entrez, monsieur, cherchez vous-même,
Puisque vous ne nous croyez pas.

SAINVILLE.

Je vais entrer, chercher moi-même;
Messieurs, ne suivez point mes pas. (*Il entre.*)

MARIANNE ET SOPHIE.

Dans mon cœur en vain l'espérance
Voudrait dissiper mon effroi.

ISIDORE

ISIDORE et BERNARD.

Pour {votre mère / c'te pauv' femme} quel effroi !

SOPHIE, *bas à sa mère et naïvement.*

Ils ne trouveront pas....

MARIANNE.

Silence !

Paix, mes enfans, de la prudence.
Dans mon cœur un peu d'espérance
Dissipe et calme mon effroi.

MADAME BERNARD, *près de la porte.*

C'te bégueule enfin sortira !
Enfin, enfin, on la verra;
De sa chambre elle sortira !

ISIDORE.

Sophie, hélas ! quelle souffrance !

SOPHIE.

Ayons encor de l'espérance.

MARIANNE.

Paix, mes enfans, de la prudence.

SAINVILLE *revient furieux.*

Elle échappe encor !... ô fureur !

BERNARD, ISIDORE.	MAD. BERNARD.	MARIANNE, SOPHIE.
Elle est partie ! ah ! quel bonheur !	Je n'la verrai pas ! quel malheur !	S'ils pouvaient partir ! quel bonheur !

SAINVILLE.

Mais, malgré sa coupable adresse,
Mon projet s'exécutera.

TOUS, *à part.*

Que dit-il là ?... Que dit-il là ?...

SAINVILLE.

L'ordre est précis, et le temps presse.
Puisqu'une mère vous délaisse,
A l'instant même il faut quitter ces lieux.

MARIANNE, *avec force.*

L'emmener !... Non.

SAINVILLE.

Je le veux.

MARIANNE, *avec force, et saisissant Sophie.*

Me l'enlever ! Perdez cette espérance;
Cette enfant ne me quitte pas.
Je brave à tous votre vengeance...
Osez l'arracher de mes bras !

SAINVILLE.

Quelle audace ! Quelle arrogance !
Mais laissons-la... Suivez mes pas.

MARIANNE, *avec encore plus d'énergie, et traversant le théâtre en tenant sa fille.*

Me l'enlever ! Perdez cette espérance...
Cette enfant ne me quitte pas.

TOUS, *à Sainville.*

Tant d'amitié, tant de courage,
Sont bien faits pour vous attendrir.

SAINVILLE.

Cessez, de grace, ce langage ;
Votre devoir est d'obéir.

LES GARDES.

Ne nous laissons point attendrir.
A cet ordre il faut obéir.

BERNARD, SA FEMME, ISIDORE, SOPHIE.

Tant d'amitié, tant de courage,
Sont bien faits pour vous attendrir.

SAINVILLE, *aux gardes.*

Non, non, il faut partir.
Ne vous laissez point attendrir.

LES GARDES.

Ne nous laissons point attendrir.

MARIANNE, *tenant Sophie, et l'entraînant.*

Je braverai votre puissance...
Venez l'arracher de mes bras.

LES GARDES.	MARIANNE.
Obéissez...	Je braverai votre puissance.

LES GARDES et SAINVILLE.

Il faut, il faut suivre nos pas.

BERNARD, ISIDORE, *aux gardes.*

Par pitié ! ne l'affligez pas !

MARIANNE, *bas à Sophie pendant que les autres parlent.*

Calme ton effroi,
Je reste avec toi.

SOPHIE.

Je te voi
Près de moi,
Plus d'effroi !

LES AUTRES, *fortement.*

Il faut suivre nos pas.
Obéissez sans résistance.

MARIANNE, *couvrant sa fille de son corps.*	SOPHIE, *serrant sa mère.*
Je braverai votre puissance. Venez, si vous l'osez, l'arracher de mes bras.	Je braverai votre puissance. Non, non, n'espérez pas m'arracher de ses bras.

Tableau qui finit le morceau d'ensemble.

Isidore est retenu par son père, et se prosterne à ses pieds; Bernard a les bras élevés dans l'attitude de la surprise; madame Bernard supplie; les Gardes séparent Marianne de Sophie, qui se trouvent toutes deux au milieu du théâtre.

SAINVILLE, *après le morceau.*

Marianne, je veux bien excuser votre zèle..... quoique vous l'ayez poussé un peu trop loin; mais l'ordre porte que, comme oncle de Sophie (car je suis sûr qu'elle est ma nièce), comme le seul qui puisse représenter son père, je dois, en son nom, soustraire cette jeune personne à des mains étrangères, dangereuses, je dois l'emmener chez moi, veiller à ses mœurs, à son éducation, à son établissement: venez donc, ma chère Sophie... (*Il la prend par la main; Marianne l'arrête par sa robe.*)

SOPHIE, *vivement.*

Monsieur, sachez....

MARIANNE, *vivement et bas.*

Tu nous perds. (*Haut à Sainville.*) Monsieur, permettez du moins que je la suive... seulement pour la servir!

SAINVILLE, *entraînant Sophie, que Marianne suit toujours en la tenant par la robe.*

Il est inutile; elle trouvera chez moi...

MARIANNE, *vivement et avec ame.*

Eh! peut-elle trouver quelqu'un qui la serve jamais comme Marianne!... Demandez-lui.

SOPHIE.

Non, jamais.

SAINVILLE, *impatienté.*

Cette obstination!... Laissons cette femme, et partons. Qu'on emmène Sophie... (*Marianne fait un cri de douleur.*)

SOPHIE *alors repousse Sainville, et s'écrie:*

Je ne te quitte pas... je ne quitte pas ma mère.

SAINVILLE.

Sa mère ! Quoi ! vous êtes ?...

MARIANNE.

Eh ! oui, je suis sa mère. Vous en faut-il d'autre preuve que l'état où je suis ? Voyez mes larmes, mon désespoir..... mon humiliation. Je suis Marianne, madame Derval, la malheureuse épouse de votre neveu... Je n'ose dire votre nièce ; c'est de vous seul que je veux recevoir ce nom !... Me voilà sous cet habit que vos poursuites m'ont condamnée à porter ; voilà cette Marianne que l'amour maternel payait si doucement à tous les instans de sa vie ; c'est moi qui, depuis quinze ans, persécutée, calomniée, fuyant de lieux en lieux, ai pourtant trouvé le secret, par mon travail, par mon courage, d'élever cette enfant, de lui donner des vertus... des talens ! c'est moi qui ai été sa nourrice, son amie, sa servante, qui la serais encore, et qui me trouverais heureuse de l'être...... si vous vouliez me permettre de porter toute ma vie ce nom.

SOPHIE, *avec la plus grande sensibilité.*

Voyez, monsieur, tout ce qu'elle a fait pour moi, ce qu'elle veut faire encore ! Nous séparer, c'est nous tuer toutes deux ; il nous est impossible de vivre l'une sans l'autre. Vous parlez de bienfaits ! Eh ! que pouvez-vous m'offrir qui remplace jamais ses conseils, ses exemples, un seul des baisers qu'elle me donne tous les jours ! (*Sophie est hors d'elle-même.*)

MARIANNE, *la calmant.*

Ma fille ! ma fille ! (*à Sainville.*) Si je vous ai offensé, n'ai-je pas bien mérité mon pardon ? n'ai-je pas bien acquis aujourd'hui le droit de porter le nom de votre nièce, de la mère de Sophie ? J'en appelle à votre équité, à votre cœur ; prononcez ; j'attends à vos pieds ma récompense... ou mon arrêt. (*Elle se jette à genoux.*)

SOPHIE, *de même.*

Et le mien.

SAINVILLE, *vivement.*

Levez-vous, levez-vous.

BERNARD, *n'y pouvant plus tenir, et les larmes aux yeux.*

V'là une femme, ça!

SAINVILLE.

Marianne, écoutez, et répondez avec toute la franchise dont vous êtes capable; croyez-vous qu'il y ait un cœur assez généreux pour pardonner entièrement les torts qu'on a eus envers lui?

MARIANNE, *tremblante.*

C'est à moi de vous le demander.

SAINVILLE.

Les pardonneriez-vous, Marianne?

MARIANNE, *vivement.*

Oui, oui, je le proteste.

SAINVILLE.

Eh bien! moi, je ne me sens pas autant de force... car je jure que je ne me pardonnerai jamais les chagrins que je vous ai causés.

MARIANNE.

Qu'entends-je?

SAINVILLE.

Venez dans mes bras, ma nièce, mes enfans... venez, aimons-nous, pardonnons-nous...... J'en avais besoin... C'est un grand tourment de haïr!

MARIANNE et SOPHIE.

Mon oncle!... mon ami! mon bienfaiteur!

SAINVILLE, *tendrement.*

Oui, oui, tout cela. Je vous tiendrai lieu de tout ce que vous avez perdu.

ISIDORE, *s'approchant.*

Mon père, serai-je le seul?...

SAINVILLE, *souriant.*

Eh! non, mon enfant: viens aussi. Je n'ai plus

le droit de gronder personne... Sophie est ta cousine.

ISIDORE, *vivement.*

Et sera ma femme, si vous voulez bien le permettre; c'est le nom que j'aime le mieux lui donner.

SAINVILLE.

Sans doute, ta femme. Elle est déja ma fille.

ISIDORE, *finement.*

Mais Marianne y voudra-t-elle bien consentir?... (*En lui baisant la main.*) C'est qu'elle m'a chassé tantôt!... Ah!...

SAINVILLE.

Comment?

ISIDORE, *riant, à son père.*

Lisez, lisez.

SAINVILLE, *avec émotion, à Marianne.*

C'est un nouveau sujet pour moi de me repentir et de vous estimer.

MARIANNE.

Votre suffrage, votre amitié, leur union!...... il ne manque plus rien à mon bonheur.

SOPHIE.

Tu vois bien, maman, Dieu m'a exaucée! Il te récompense de tout ce que tu as fait pour moi.

MADAME BERNARD.

Et moi, qui ai été vous conter!... Comme j'ai été votre dupe! Comme vous avez bien joué ça! ... Ah! mon dieu, mon dieu, mon dieu!..... Mais ne m'en voulez pas de ce que j'ai pu vous dire.... c'était sans malice, en vérité.

MARIANNE, *souriant.*

Madame Sainville oublie tout ce qu'on a dit à Marianne. Restez avec nous, ma voisine, et vous aussi, mon cher Bernard, vous partagerez ma félicité.

BERNARD, *riant.*

Ma foi! oui, de tout mon cœur... (*à sa femme.*) Et toi, si tu t'avises jamais... (*Il rit.*)

MADAME BERNARD, *lui donnant de petits soufflets.*

Mon petit Bernard, je ne dirons plus rien; et s'il se passe quelque chose dans le voisinage, si un mari querellé sa femme, si sa femme le...

BERNARD *lui ferme la bouche sans pouvoir la faire taire.*

Paix... paix... paix...

SAINVILLE.

Madame Bernard, embrassez votre mari, et allez ensuite conter à tout le quartier ce qui s'est passé ici.

MADAME BERNARD, *contente et faisant la révérence.*

De tout mon cœur. (*Elle embrasse son mari.*)

SAINVILLE.

Retournons chez moi. Préparons tout pour le mariage d'Isidore et de Sophie. Effaçons, s'il se peut, jusqu'au plus léger souvenir des maux que nous avons soufferts. Puissé-je, par la conduite de toute ma vie, faire oublier à ma nièce les torts que j'ai eus envers la bonne, la respectable Marianne!

CHŒUR.

Célébrons tous, en ce moment,
Des bonnes mères le modèle!
Et cet exemple si touchant
De la tendresse maternelle!

FIN.

380